

LA VIE DE L'ASSOCIATION...

Séjour associé à l'assemblée générale de l'AAM

27/30 Septembre 2016

Centre "La Rivière" de Cap France

Photo 1 : Milcendeau intérieur et portrait

Retour vers la côte pour ce "*temps fort*" annuel de l'association, cette fois à Saint-Jean-de-Monts en Vendée. Pour profiter de la région, certains ont avancé leur date d'arrivée, d'autres prolongeront leur séjour ; seuls deux membres ne se sont déplacés que pour l'Assemblée et, finalement, 57 ont participé aux excursions dont 31 à la journée supplémentaire.

Pendant que se déroulait l'AG (compte-rendu paru dans AEC 181), les conjoints ont emprunté quelques petites routes sinueuses traversant le marais pour rejoindre le musée Milcendeau, implanté sur le site de la maison de ce peintre local né en 1872 (photo 1). Là, un guide chaleureux s'est appliqué à retranscrire l'évolution de la peinture de cet artiste, essentiellement portraitiste, aujourd'hui peu connu et pourtant alors respecté dans les ateliers parisiens, dont celui de Gustave Moreau. Son œuvre se caractérise par un véritable génie à exprimer le caractère ou les sentiments d'un personnage (il fut surnommé "*le peintre des regards*") et à rendre l'atmosphère d'un lieu. Chacun de ses tableaux se lit comme une histoire, et apporte un témoignage précieux sur le monde rural de la fin du XIX^e siècle. Mélancolie, clairs obscurs, ... les sujets sont – c'est nouveau à cette époque – des petites gens, des hommes au travail, des scènes de la vie quotidienne, des fêtes traditionnelles.

Le groupe a ensuite parcouru sa petite maison, désormais restaurée, dont il avait entièrement orné les cloisons intérieures de peintures inspirées de l'art andalou. Après avoir partagé, tout en bavardant avec les personnels du musée, un rituel "*thé/brioche*" vendéen, nous avons regagné le Centre La Rivière pour l'apéritif et l'incroyable dîner de gala pantagruélique constitué de montagnes de fruits de mer d'une grande fraîcheur.

Mercredi, une journée chargée (peu de route, mais quatre sites à découvrir) attend les participants ! C'est dans une contrée autrefois envahie par la mer, mais asséchée, au Moyen Age, par les moines (sur le modèle des Hollandais) que se situe la *Bourrine du Bois Juquaud*.

Une vidéo nous explique son mode de construction traditionnel, exclusivement à partir de matériaux locaux : ni fondations ni armatures, rien que de la terre dans laquelle des végétaux sont incorporés et une façade chaulée par mesure d'hygiène. Le toit, orienté vers l'ouest pour casser le vent, est fait de roseaux ; des plantes (cactus de figues de barbarie) en maintiennent la cime (photo 2).



Photo 2 : bourrine du Bois Juquaud

Sur le vaste terrain, tout est conçu pour une vie en autarcie : plusieurs petits bâtiments annexes, érigés suivant les mêmes modalités que la Bourrine, abritent l'un, les outils agricoles, la charrette, les cages de transport des poules, l'autre, la grange pour l'âne, la vache et le veau (dans les périodes fastes), ou encore, la remise où étaient entreposées la récolte du potager et les instruments pour la lessive, une autre pour le lait, le beurre salé dans les jattes de bois et la viande conservée au sel, le poulailler (engraissement et pondoir), et encore, un abri pour le séchage des "bouses", unique source de feu et de chauffage.

Désormais Écomusée, ce site a été habité jusqu'en 1980 par Armandine, sans électricité (éclairage à la chandelle de résine), ni puits ou eau courante (elle puisait l'eau dans un trou communiquant avec la nappe phréatique). Dans ce logement au sol de terre simplement damé par les sabots, tout est authentique, mobilier et ustensiles. En 1818, neuf personnes vivaient dans cette pièce unique. La réserve de pain, les grains de millet, le linge, ... étaient placés en hauteur car les inondations étaient fréquentes en hiver. En 1898 une petite pièce attenante lui a été adjointe, pourvue d'un four à pain. Une seule fenêtre en raison des taxes sur les ouvertures, mais deux portes opposées afin d'extraire les fumées du *bousat*. La visite se termine dans le petit musée interactif sur la vie maraîchine à l'époque, *mais oui !*, de notre enfance ; puis retour au Centre pour le déjeuner.

Après-midi en Apremont, sur les thèmes de l'eau et des châteaux. Cette petite "*Cité de caractère*" s'étend en surplomb de la Vie, rivière dont les eaux sont ici exploitées grâce à un barrage érigé en 1966. Notre première étape sera donc la visite de l'usine de traitement d'eau potable qui dessert toute la côte jusqu'à l'Ile d'Yeu, soit 10 % des besoins du département. On trouve, en Vendée, neuf autres barrages ; un tel captage, essentiellement à partir d'eaux de surface, est une spécificité locale. Mais, si une eau puisée dans une nappe souterraine peut être envoyée dans les réseaux, telle quelle ou avec un traitement réduit, une eau de surface doit passer par une usine d'assainissement.

En quoi est-ce nécessaire ? Les divers débris transportés par la rivière sont à enlever, mais aussi tout ce qui est lié aux activités humaines, agricoles en particulier, pesticides ou nitrates (ici très réduits grâce à une action en amont auprès des agriculteurs), ou encore médicaments et bactéries. L'usine est moderne (photo 3), entièrement automatisée et conçue en fonction des nouvelles normes ; ainsi, les déchets sont asséchés et utilisés en engrais.



Quatre personnes assurent le fonctionnement du lieu. Notre visite, commentée par deux guides d'une grande clarté, suit le parcours de l'eau : filtration et pompage depuis le lac de retenue, analyse en laboratoire pour évaluer le(s) traitement(s) à effectuer, et passage dans les différents bacs : décantation, ajout d'ozone comme désinfectant, puis d'eau de chaux pour augmenter le pH et ainsi protéger les 14 500 km de conduites qui desservent le département. S'ensuivent coagulation et floculation au chlorure ferrique (bac bien peu appétissant !), traitement au charbon actif qui piège les pesticides dans ses alvéoles, nouvelle filtration, puis ultrafiltration (à travers des milliers de micro-tubes d'un diamètre 10 000 fois plus petit qu'un cheveu !), et enfin désinfection au chlore contre les bactéries. La couleur jaunâtre observée dans les premiers bacs, due aux limons et au sable, aura disparu en fin de parcours. Les derniers bacs sont recouverts de bâches pour empêcher le soleil de provoquer le développement d'algues. Le circuit se termine au laboratoire où est effectué le contrôle qualité final. L'eau peut alors partir vers le château d'eau ... et nous aussi !

De par sa hauteur de 125 m, sa situation sur une colline de 80 m, et la contenance de 3 000 m³ de son réservoir, le château d'eau d'Apremont, construit en 1966, est apte à desservir toutes les communes du marais qui sont, elles, au niveau de la mer. Un ascenseur nous permet d'en gagner la salle panoramique située en son sommet. En bas, l'usine d'assainissement apparaît dans son ensemble et surtout, une vue à 360° du *bocage* s'offre à nous : nous pouvons même apercevoir au loin, malgré les nuages, Saint Hilaire de Riez et la mer ! Nous sommes nombreux, le nombre de personnes autorisé en haut est réduit, nous distrayons notre attente dans le petit jardin pédagogique qui entoure le pied de l'édifice avant de nous rendre dans un autre lieu de cette petite cité si riche, son château Renaissance, classé monument historique.

Nous voilà maintenant, quelques centaines de mètres plus loin, propulsés au temps de François 1^{er} grâce à une guide si passionnée et intarissable qu'elle en a perdu la notion du temps et oublié qu'elle avait deux groupes à instruire ! Une entrée médiévale portant les traces de l'ancien pont-levis, nous fait pénétrer dans la cour d'Honneur. Dans cet espace majestueux, André Gardaix nous offre un concert de cor dont il a le secret.

Le château a une histoire compliquée, faite de grands espoirs et de trahisons. Philippe Chabot de Brion ayant négocié adroitement auprès de Charles Quint la libération de son roi, capturé lors de la bataille de Pavie, celui-ci le nomma Amiral de France. Il disposa alors des moyens pour se faire ériger un château sur les bases féodales de la forteresse du XII^e de ses ancêtres.

Homme d'esprit, lettré, amateur d'art, il envisage un bâtiment à l'architecture d'avant-garde, fastueux, conçu sur le modèle du château d'Amboise. Des balcons remplacent les mâchicoulis autour des tours et une frise décorative orne le bâtiment central érigé pour les faire communiquer. Puis, nous découvrons la voûte cavalière, entrée principale du château au XVI^e, creusée à même le promontoire rocheux. Dans la chapelle du XV^e, à la nef unique surmontée d'une re-

Photo 3 : l'usine d'assainissement depuis le château d'eau.

marquable charpente, est présenté le “Rouleau d'Apremont”, exceptionnel parchemin illustrant le projet de canalisation de la Vie en vue de relier directement le château à la mer et créer un port à ses pieds. Trop ambitieux, Chabot de Brion suscita des jalousies et tomba en disgrâce. En 1743, l'édifice fut en partie détruit et ses pierres utilisées pour construire le pont de Nantes ; mais porche, bâtiments annexes et tours Renaissance sont encore du plus bel effet lors des somptueux spectacles son et lumière estivaux.

Un délicieux diner et une bonne nuit plus tard, nous retrouvons le car pour nous diriger vers l'île de Noirmoutier. Notre route traverse d'abord le marais intérieur, dit “*marais doux*” placé sous le niveau de la mer dont il est protégé par des dunes plantées de pins. Nous y observons des cultures céréalières et des prairies d'élevage ; là, se pratique aussi la pêche traditionnelle à l'anguille et à la grenouille. L'ennemi est ici le ragondin, rongeur herbivore qui, creusant son terrier le long des berges, participe à leur déstabilisation et au comblement des fossés et canaux. Puis nous atteignons le “*marais salé*”, protégé, lui, de la mer par des polders (parties maritimes récupérées sur la mer) ; ici, un réseau hydraulique complexe, fait de canaux et d'écluses, permet d'empêcher la mer de s'engouffrer à marée haute, et, à l'inverse, d'évacuer les eaux de pluie hivernales. Un tel côtoiement d'eaux douces, saumâtres et salées se traduit par une faune et une flore d'une grande diversité ; nous sommes dans une réserve naturelle, par ailleurs zone de pisciculture et conchyliculture intensives.

Nous atteignons le passage du Gois : l'heure et la date de notre excursion ne sont pas le fait du hasard : elles ont été déterminées en fonction de la marée ! Né de la rencontre entre les deux courants marins longeant les deux côtes de l'île de Noirmoutier, son existence n'a été officialisée qu'en 1702 mais il a visiblement été utilisé dès 843 ! Empierré en 1868, pavé et pourvu de ses célèbres balises refuges autour de



Photo 4 : le passage du Gois.

1937 (photo 4), il attire, à marée basse, une foule de touristes, de sportifs et de pêcheurs à pieds (le ramassage est très réglementé) ! De part et d'autre de cette chaussée submersible à marée haute, s'étendent, à perte de vue, des bassins ostréicoles. Le soleil, plutôt boudeur depuis deux jours, nous a illuminé ce site exceptionnel dans lequel règne à la fois une ambiance tranquille et bon enfant et l'implacable puissance de la nature qui, en quelques heures, aura tout recouvert.

Traversant ensuite l'île, nous longeons les champs de la célèbre pomme de terre de Noirmoutier (à cette date, la récolte de la Bonnotte, devenue rare, est terminée), puis, une large zone de marais salants (7 000 “œillettes”, carrés de sol consacrés à la cristallisation du sel, dont 3 800 en état d'exploitation !) et atteignons, au Nord, le Bois de la Chaise. Ce site, par sa côte rocheuse, ses chênes verts aux formes tortueuses et sa plage où s'alignent les petites cabanes traditionnelles transmises de père en fils (photo 5), est un haut lieu touristique. Courte

Photo 5 : le bois de la Chaise.





Photo 6 : le groupe devant le château de Noirmoutier

halte au cours de laquelle certain(e)s ont pu mettre les pieds dans l'eau, puis, balade piétonne dans le bourg de Noirmoutier : petites maisons basses chaulées aux volets bleus, tuiles en terre cuite (rondes car autrefois moulées sur les cuisses des femmes), roses trémières et vigne émergeant du bitume, mimosas dans les courettes. Photo de groupe devant le château (photo 6), autrefois logement des nobles et, dans sa partie basse, de la "Basse Cour", mais cet édifice est surtout bien connu pour son donjon du XII^e, amer pour les marins et site stratégique pour contrôler l'ensemble de la baie. Et, dans le prolongement de la jetée de Jacobson, réalisée au XIX^e pour protéger le bourg de la marée, nous dégusterons, à la *Table d'Her*, de délicieux poissons.

Le car n'étant pas amphibie, nous quittons l'île par le pont pour gagner Le Pays de Monts, avec sa dune stabilisée en bordure de mer par des oyats et, sur l'intérieur, par une forêt artificielle de chênes verts et de pins maritimes. C'est à Fromentine, non loin de l'embarcadere vers l'île d'Yeu et d'un des premiers parcs éoliens, que nous attend, dans sa "cabane" (photo 7), la plus ancienne du site (1947), un sympathique ostréiculteur qui va nous parler avec passion de son métier, jusqu'à présent pratiqué de père en fils, mais en voie de disparition ; un métier, éprouvant physiquement, devenu aléatoire en raison de l'élévation de la température de la mer (1°C chaque 5 ans) et d'une mauvaise cohabitation entre les huîtres naturelles et celles d'IFREMER. Dans les parcelles de mer (vues le matin autour du Gois), 10 000 tables supportent des filets métalliques dont le maillage est fonction de l'âge des huîtres contenues. Ces dernières se nourrissent des nutriments naturels présents dans la mer. À noter qu'une huître, être hermaphrodite, produit 10 à 20 millions d'œufs, dont seuls 3 ou 4 atteindront le stade de larve, puis, deux semaines plus tard, celui de *nessaim*. Environ 5 ans d'élevage seront alors nécessaires avant que nous puissions les poser dans nos assiettes.

À cette époque, en prévision des fêtes de fin d'année, le travail de récolte est intense : une barge par jour, soit environ 5 tonnes par marée. Ces huîtres seront alors entreposées dans les bassins inondables et communicants qui jouxtent la cabane (*dégorgeoirs*). S'en suivront une série d'interventions : lavage, tri, nettoyage, *détroquage* manuel et calibrage automatisé. Puis, nous avons eu droit, sous un soleil radieux et avec une belle vue sur la mer, à un copieux goûter composé d'huîtres, de crevettes et de tartines de beurre salé, le tout arrosé de muscadet.

Retour par la route "côtière" (pas très côtière à cause de la dune de protection !) et le remblai de Saint Jean de Monts qui borde sa longue et belle grande plage. Repas au Centre, adieux à ceux qui partent puis, comme la veille, soirée jeux pour ceux qui le souhaitent.

En ce vendredi, nous quittons la Vendée, ainsi appelée du nom d'une petite rivière qui circule en son Sud, pour la Loire Atlantique. Laissant derrière nous la "Côte des Lumières", région de Saint Jean, nous traversons le bocage, où paissent



Photo 7 : la cabane de l'ostréiculteur au milieu de ses bassins.

tranquillement des vaches maraîchines (espèce sauvée in extremis de la disparition), pour passer la “Côte de Jade”, région de Pornic, à laquelle succédera la “Côte d'Amour” jusqu'à La Baule. Au loin, apparaît le majestueux pont en S (photo 8), qui enjambe l'estuaire de la Loire depuis 1975. Culminant jusqu'à 61 m au-dessus de l'eau, l'ouvrage métallique haubané en deux doubles éventails mesure 720 m ; sa longueur totale de 3 356 m avec les viaducs d'accès, en fait le plus long pont de France.

De là, nous apercevons le “B34” (jumeau du *Harmony of the Seas* à 20 cm près), dont nous allons visiter le chantier de construction : il n'est pas encore entier et pourtant on dirait un immeuble au milieu du port ! Une guide nous rejoint à la base sous-marine, l'une des cinq bases pour sous-marins construites sur la façade Atlantique au cours de la Seconde Guerre mondiale par l'Allemagne et transformée en lieu consacré au tourisme et à la culture. L'histoire de la ville de Saint Nazaire est entièrement liée à la construction navale, ce, depuis 1862 et la mise en place des lignes transatlantiques par les frères Pereire. D'abord en bois, puis en fer et enfin en acier, les bateaux les plus célèbres comme le *Normandie*, le *France*, ou le *Queen Mary 2* sont sortis d'ici ! Si, désormais, les chantiers navals poursuivent la construction de méthaniers, tankers, porte-containers, voire de navires de taille “normale”, ils sont maintenant leaders dans la réalisation de véritables villes flottantes, comme le *Harmony of the Seas*.

Pour entrer dans ce site industriel d'exception, il nous a fallu montrer patte blanche et obéir à des règles très strictes (pas de photos et descentes du car limitées à certains ateliers et accompagnées). Dans cette “ville” dans la ville (150 ha), de larges rues portant des noms de bateaux permettent aux 6 000 personnes travaillant sur le site de se rendre, en navette, à vélo ou, comme nous, en car, d'un atelier d'assemblage à un autre ; d'énormes pièces circulent sur des camions-plateformes géantes ou sur des rails. Dans le bureau d'études, qui occupe 400 ingénieurs, sont conçus, non seulement les bateaux, mais aussi les déplacements de chaque pièce pour les différentes étapes de leur assemblage : une complexité incroyable, chaque “petit” geste peut se traduire par le déplacement d'une pièce de plusieurs centaines de tonnes. La démarche globale est un fonctionnement en “Légos” ; nous allons voir des énormes cubes déjà pré-aménagés prendre place à l'aide de portiques ou de treuils.

Dans le premier atelier, couvert, qui traite les tôles reçues par voie maritime. 400 000 pièces à destination du B34 vont être découpées au plasma à 1 500 °C, formées, peintes anticorrosion, puis subir, retournées le haut en bas, un premier assemblage intérieur (câbles, tuyauterie, ...). À l'extérieur, un espace de stockage de pièces, dûment référencées, pouvant peser jusqu'à 300 tonnes chacune. Tous les nombres énoncés par notre guide sont tellement énormes que l'on n'en perçoit même plus la proportion ! Nous rendant vers le terminal d'assemblage dans le bassin d'armement long de 1 km, nous avons la chance d'assister au retournement d'un bloc à l'aide du portique bleu, apte à soulever 750 tonnes. Le grand portique rouge (photo 9), plus grand au monde et que l'on voyait déjà depuis le pont, peut soulever 1200 tonnes ! Depuis les passerelles d'observation, nous voyons les hommes, tout petits, s'affairer chacun à leur tâche, feuille de route en main. On se croirait dans un film de science-fiction, tant un tel gigantisme est irréel : long de 362 m, haut de 80 m, le B34 pèsera, avec ses 2400 membres d'équipage et ses 7 000 passagers, 103 000 tonnes !

Photo 8 : pont de Saint- Nazaire.



Photo 9 : le portique rouge du chantier naval de Saint- Nazaire.



Photo 10 : dans la Maison du Paludier de Saillé.



Après un déjeuner dans le parc régional de Brière, un déluge s'est abattu sur les salines du “Pays blanc”, nous empêchant ainsi de les parcourir. Mais la visite de la Maison du Paludier, commentée avec fougue par Michel Évin, ancien météo et bénévole de l'association qui a sauvé le bassin salicole de ce petit bourg de Saillé, nous a grandement éclairés sur la complexité de la forme des bassins (déclivité générale, parcours sinueux avec chicanes) et de la régulation de la circulation de l'eau selon les marées et ... la météo afin que l'évaporation ne se produise, ni trop vite, ni trop lentement (photo 10) ! De belles vidéos, tant esthétiques que pédagogiques, ont ensuite illustré toutes ces informations passionnantes.

À l'heure du retour, la marée, basse à l'aller, était alors haute : nous avons ainsi bénéficié de deux paysages très différents sur cette majestueuse embouchure de la Loire.

Pour les derniers au-revoir, nous regagnons le Centre La Rivière, petit centre propre et moderne, entièrement rénové en 2012 et géré par une équipe sympathique nantie d'un cuisinier hors pair. Nous avons ainsi, cette année encore, participé à des excursions variées qui nous ont permis d'appréhender la richesse, tant culturelle et traditionnelle que technique et artisanale d'une autre de nos régions françaises.

FRANÇOISE TARDIEU